

pratiques, les étudiants qui voulaient rire, les demoiselles aux récentes vertus, les bijoutiers, les agents de change, les fleuristes, les gardiens de prison, jusqu'aux gardes mobiles qui, faute de désordres, risquaient de perdre leur emploi !

Et la vie reprend, avec ses zines, ses convoitises, ses injures, ses trahisons, ses petites et ses immenses querelles, la vie, quoi ! La vie des hommes, qui n'est pas faite, sans doute, pour être plus vertueuse que la vie des insectes.

Evidemment, la lecture de ce livre prend une particulière saveur quand on a sous les yeux ou dans les oreilles le verbe de tant de tracts, de proclamations, de pages d'illusions qui prétendent détenir, par le moyen d'une opinion, d'un parti ou d'un homme, le secret de nous faire tout autres que nous sommes. Il y aurait bien eu aussi un roman, d'une autre nature, un vrai, une œuvre d'analyse à trois ou quatre personnages, à développer dans ce même roman. Mais cela aurait fait deux livres. Roland Dorgelès a choisi de n'en faire qu'un, celui qui lui a permis, en l'écrivant, de rire un peu des hommes, de vous, de moi et de lui-même.

S'il peut suffire d'un sérum, d'un « antimal », pour guérir l'humanité de sa malfaisance dans le domaine moral ou mental, le mal économique ne cédera sans doute pas aussi facilement à des procédés de laboratoire. Le titre du livre de M. Edouard Chaux : *Et pourtant... voici l'âge d'or*, détient une ironie qui l'apparente au titre du roman de Roland Dorgelès. Il n'y a d'ailleurs pas d'autre affinité entre les deux ouvrages. M. Edouard Chaux a le grand mérite et la parfaite habileté de nous présenter sous une forme familière, aimable, entraînant, un livre sérieux, tout ce qu'il y a de plus sérieux comme livre, car en ses 360 pages l'auteur nous offre — tout simplement — un plan complet d'organisation économique et de régénérescence sociale sur des bases nouvelles.

Les spécialistes commenteront et discuteront les idées que M. Edouard Chaux développe sous ces titres expressifs ou pittoresques : « le Bateau ivre crie : « Confiance ! », « les Fils de Prométhée devant le vautour », « Des bras innombrables demandent une tête », « l'Arcadie ou la jungle : il faut choisir ».

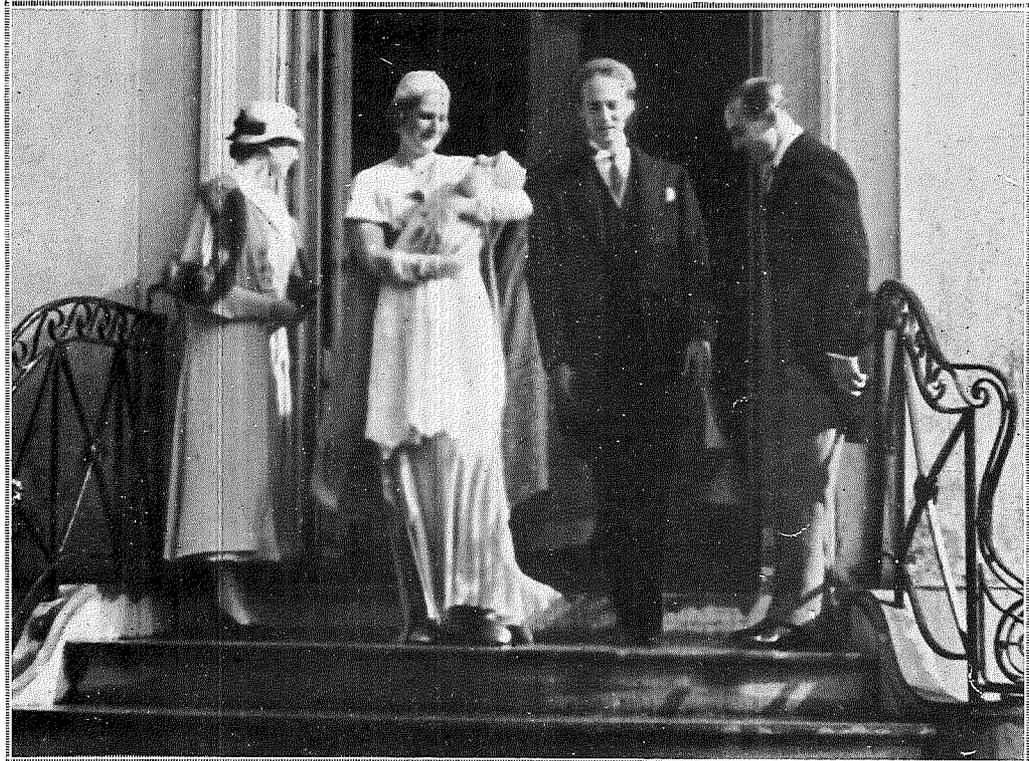
Ici et là, M. Edouard Chaux s'affirme très ennemi de l'économie libérale et du capital anarchique, lequel, après avoir commis des erreurs, qui ne sont pourtant pas de jeunesse, doit être sauvé malgré lui. Egalement, il dénonce les progrès néfastes de la technique et nous montre, aux Etats-Unis, la machine qui roule 2.500 cigarettes à la minute et celle qui fabrique 150.000 lampes électriques par jour. « A Minneapolis, un seul manœuvre surveille la fabrication quotidienne de 30.000 barils de farine, un autre manœuvre celle de 400.000 tuiles. Telle machine fait actuellement en une heure ce qui demandait 9.000 journées d'ouvriers en 1914 ! Les Etats-Unis sont équipés pour livrer par an 900 millions de paires de chaussures ! »

Qu'allons-nous devenir dans cette abondance de biens réalisée presque sans travail humain et qui ruine l'Ancien Monde avec le Nouveau ? Je vous renvoie aux conclusions du livre, qui sont d'ailleurs optimistes puisque, selon l'auteur, par des moyens de simple bon sens, sans avoir recours ni au communisme, ni à la dictature, ni à la guerre, tous les hommes peuvent retrouver la prospérité perdue et connaître l'âge d'or... « Si c'était vrai ? » dirait notre Roland Dorgelès !

La verve de Cami, par l'image et par les propos dialogués, réussit à nous tenir en bonne humeur dans les brumes présentes. Le dessinateur qui, chaque semaine, offre au public, sur notre couverture, ses fantaisies en renouvellement continu donne comme titre à son nouveau livre une boutade : *Trêve... de plaisanteries*. Ce n'est pourtant point que l'écriture abdique son jeu coutumier. Cami nous parle, en effet, du « Perroquet du 18 Brumaire », de « l'Epouse prudente et la voix des ombres », de « la Chaste Culottière », du « Singe ténor » et de cent autres, bêtes et gens, qui ne se présentent pas sous des aspects de nostalgie.

ALBÉRIC CAHUET.

*Si c'était vrai ?* Albin Michel, éditeur. — *Et pourtant... voici l'âge d'or*, Editions « Protea », 76, av. des Champs-Élysées. — *Trêve... de plaisanteries*, Baudinière, éditeur.

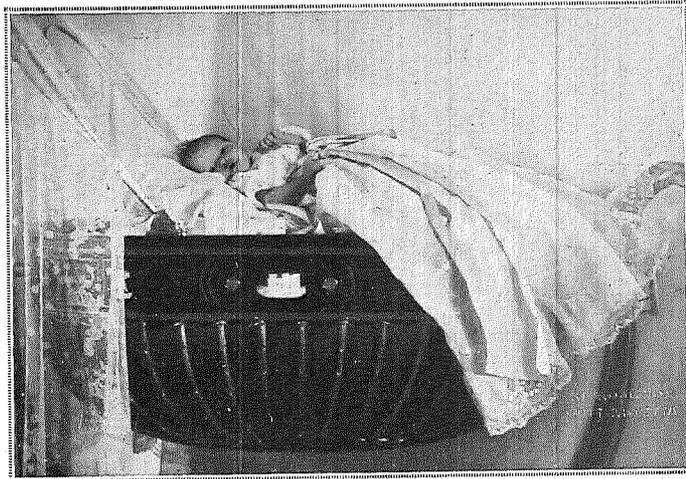


Le baptême de la princesse Hélène-Léopoldine-Astrid, troisième fille du comte et de la comtesse de Paris. La reine des Belges, marraine, portant sa filleule, sort avec le roi du manoir d'Anjou, salués tous deux par le comte et la comtesse de Paris.

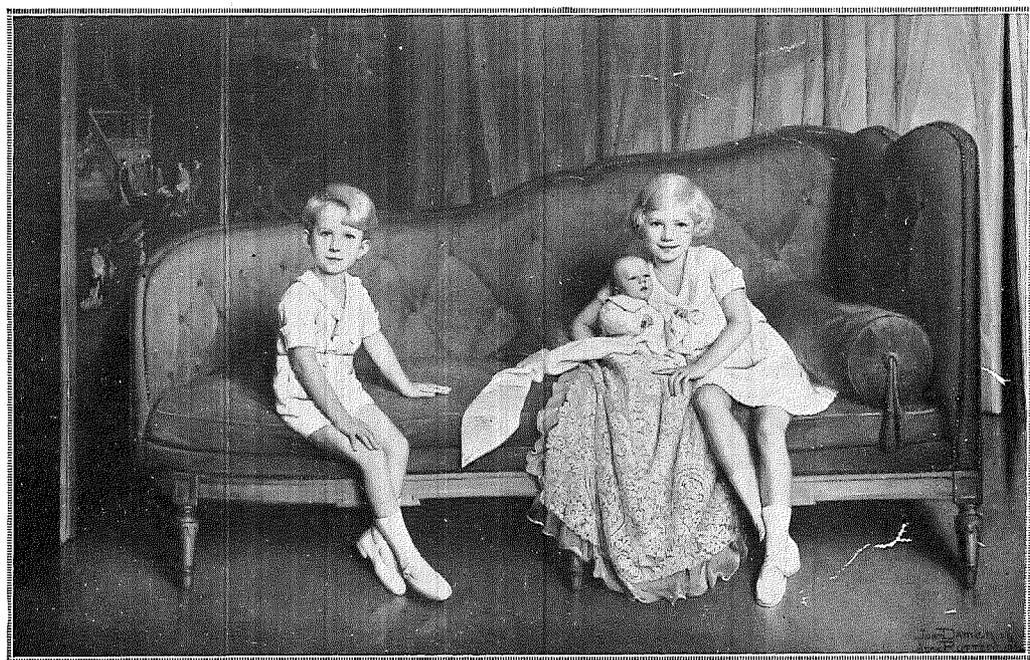
#### ENFANTS ROYAUX

Parmi toutes les images de deuil dont une triste actualité remplit nos pages, un contraste reconfortant nous est apporté par ces charmantes visions

d'enfants. C'est d'enfants royaux ou princiers qu'il s'agit. Voici, d'abord, la petite princesse Hélène-Léopoldine-Astrid, troisième fille du comte et de la comtesse de Paris, née il y a quelques semaines, et qui vient d'être baptisée au manoir d'Anjou, à Bruxelles. Elle a été pour parrain et marraine le roi et la reine des Belges. Voilà, d'autre part, à peine sa cadette, la princesse Maria-Pia de Piémont, fille du prince héritier d'Italie et de la princesse Marie-José, qui est la sœur du roi des Belges. Enfin, nous complétons cette galerie gracieuse par la reproduction d'un très beau tableau des peintres Jos. Damien et Anne Rutten, représentant les trois enfants des souverains belges : la princesse Joséphine-Charlotte, âgée de sept ans, le prince Baudouin, âgé de quatre ans, et le dernier-né, le prince Albert, pour lequel a été restauré le titre de prince de Liège, qui a quatre mois. Ce tableau, exécuté sur la demande de Leurs Majestés au château de Stuyvenberg, va être placé au château de Laeken.



La princesse Maria-Pia de Piémont.



Les trois enfants des souverains belges : le prince Baudouin et la princesse Joséphine-Charlotte, tenant dans ses bras le petit prince Albert. — Peinture de Jos. Damien et Anne Rutten.

27. 10. 1936



Une trentaine d'extrémistes arrêtés par la garde civile dans la forêt, près du village de Las Brañoseras (Asturies).

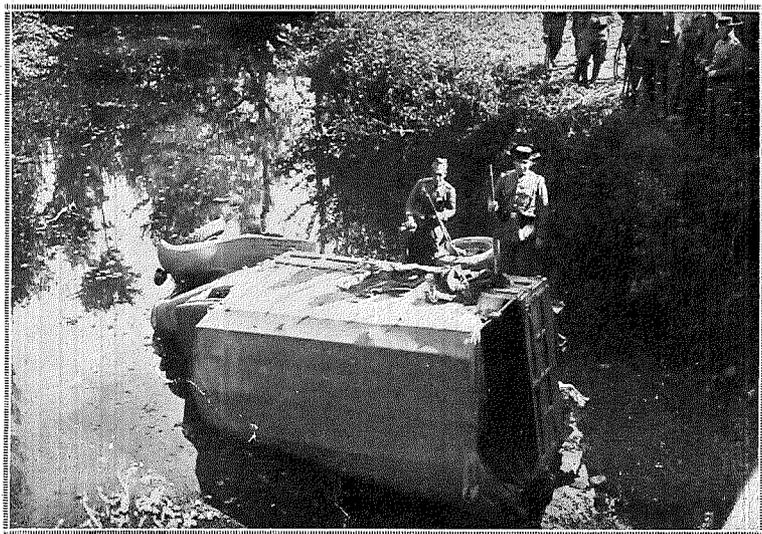
#### LES ÉVÉNEMENTS D'ESPAGNE

Après les graves troubles qui ont agité l'Espagne, il semble que la tranquillité soit revenue presque partout et que le gouvernement se soit rendu définitivement maître de la situation. Le 16 octobre, pour la première fois depuis onze jours qu'il était supprimé, le Sud-Express venant de Madrid est arrivé à Hendaye et a franchi la frontière, avec quelques voyageurs, attestant ainsi la reprise de relations normales avec l'étranger. Le seul foyer d'agitation qui ait survécu aux autres est dans les Asturies. On a assez mal connu, au début, ce qui s'était passé dans cette province. Suivant des informations rétrospectives, l'insurrection y commença dès le 5 octobre. A Oviedo, les révolutionnaires tentèrent de s'emparer du gouvernement civil et de plusieurs édifices. La troupe dut intervenir et occuper les points stratégiques de la ville. De nombreux mineurs — environ 6.000 — venus de la région voisine s'unirent aux insurgés. Ils étaient munis d'un armement redoutable, qu'ils complétèrent en s'emparant de la fabrique d'armes. Soldats et policiers résistèrent vaillamment, mais, les munitions s'épuisant,

durent abandonner plusieurs positions. Les 7 et 9 octobre le feu était mis à l'hôtel de ville, à l'université et à la cathédrale. Le 11, le général Lopez de Ochoa dégageait un détachement de troupes qui, sans vivres, sans eau et sans munitions, continuait à se défendre dans sa caserne. Le 12, une colonne de légionnaires, de tirailleurs marocains, d'infanterie de marine et d'artillerie arrivait opportunément de Gijon et, à l'aide de ce renfort, on pouvait entreprendre de déloger les rebelles des immeubles où ils étaient retranchés. Leurs pertes ont été assez fortes et une estimation officielle évaluée à 600 le seul nombre des morts. A la fin de la semaine dernière, plusieurs localités demeuraient encore aux mains des révolutionnaires, notamment celle de Nava, qui a été bombardée, et celle de Mieres, vers laquelle a été envoyée une colonne d'opération placée sous le commandement du général Bosch, gouverneur militaire de Leon.

Par contre, en Catalogne, la vie habituelle a repris son cours. Dans cette province, le bilan des victimes a été relativement peu élevé : 12 morts et une soixantaine de blessés pour toute la Généralité. De nouvelles arrestations assez nombreuses

ont été opérées, notamment dans les milieux socialistes. Pour l'ensemble du territoire, une soixantaine de conseils de guerre ont fonctionné, avec procédure d'urgence. Ils ont fait preuve d'une certaine indulgence, se bornant le plus souvent à prononcer des peines de cinq à quinze ans d'emprisonnement. Toutefois, un épisode assez dramatique a été la comparution devant les juges militaires des quelques officiers de Barcelone qui avaient cru devoir obéir aux ordres du président Companys et sont entrés, de ce fait, en lutte contre les troupes du général Batet, demeuré fidèle au gouvernement central. Leur attitude devant la cour martiale a été des plus dignes et des plus courageuses. Néanmoins deux condamnations à mort ont été prononcées, contre le commandant Perez Farras et le capitaine Frédéric Escofet, tandis qu'un autre commandant et un capitaine étaient frappés de la peine de la détention perpétuelle. Les exécutions auraient dû être immédiates, mais le gouvernement a prorogé les délais, semblant indiquer ainsi qu'il n'était pas opposé à une mesure de clémence. Des pétitions demandant la grâce des condamnés se sont aussitôt couvertes de signatures.



Un camion militaire jeté à l'eau par les extrémistes du village de Saint-Roman.



Les gardes civiles quittent un village et remontent en camion.

Photographies Keystone.

A  
62'5'A  
1337A  
1337